

# La démocratie contre la démocratie

Simon Laflamme

*L'auteur est professeur de sociologie à l'université Laurentienne de Sudbury. Il est actuellement invité au département de communication et d'information de l'université Laval*

IL Y A quelque chose d'agaçant, d'absurde, depuis quelque temps, dans les discours canadiens sur la Constitution. On a le sentiment que la démocratie se tourne contre la démocratie, que la politique s'offre en sacrifice à elle-même en même temps qu'elle s'écarte des populations qui, pourtant, disent comme elle, en les enfonçant dans des alternatives.

La politique vit du paradoxe. Elle n'existe que dans la mesure où il y a division. À quoi pourrait-elle bien être utile si l'humanité n'était que pure entente ? Mais elle n'admet la division que circonscrite, que pour autant qu'elle la contrôle. Rien ne lui est plus préjudiciable que le pur éparpillement des idées ou que la manifestation d'une réalité qu'elle ne possède pas déjà.

## Simplification et déformation

Le politicien est condamné à perpétuellement trouver ou fabriquer son autre et à simplifier sa position de telle manière qu'elle élimine en son sein les différences — dans certains cas, il lui arrive de prêcher l'anéantissement même de la différence. Les regroupements sont d'autant plus faciles à réaliser qu'ils se font autour d'idées simples dans lesquelles l'autre est visiblement présenté et joue un rôle.

Tant que la politique peut se maintenir dans sa contradiction, elle doit s'imposer l'épreuve de la vérité, il lui faut faire face à un niveau d'indécision, d'indifférence puissantes qui témoignent de la pluralité des perceptions sociales et de la non-omniprés-

sence de la politique dans l'ordre social.

La fusion des idées comporte ces risques, qui sont d'autant plus graves que la société est complexe. Car, d'une part, l'adhésion à une opinion publique entraîne par le fait même la négation de sa propre opinion ; d'autre part, la simplification du message a pour pendant la déformation de la réalité et souvent, aussi, de l'autre que définit ce message.

À l'heure actuelle, au Canada, les discours semblent se combiner de manière dangereuse, de telle sorte que les messages dépeignent des autres dont ils ne peuvent rendre compte que partiellement et qui, souvent, ne permettent pas à ceux qu'ils représentent de se reconnaître. Ces déformations se développent sur un fond politique qui finit par recouvrir tout le social.

Les préoccupations des populations se font politiques et la politique abuse de cette prédilection, l'exploitant à ses propres fins. Elle en abuse d'autant plus que la démocratie l'oblige à généraliser les ententes. De sorte que la politique tend à cristalliser dans la simplification les préoccupations populaires en leur attribuant les qualités du message politique.

Francophones, anglophones, les formules les plus caricaturales, dont la « popularisation » foudroie, deviennent de plus en plus des objets idéologiques. Des objets chargés de qualificatifs qui doivent inviter à la méfiance, justifier l'opposition. Et l'opposition — en politique on est toujours en opposition à un autre — les utilise comme pour se consacrer, se réaffirmant dans l'extension de la simplification. Mais le francophone ne se reconnaît pas dans ce que raconte de lui l'anglophone ni l'anglophone dans ce que prétend de lui le francophone. Les projets politiques se légitiment néanmoins dans ces

fiction.

Puisque l'autre est méchant, vivons sans lui ou écrasons-le. Et moins les images se font grossières dans ce procès simplificateur, auquel contribuent les informations capsulées des médias et les questions fermées, manipulatrices des sondages d'opinion publique, plus il est vrai que l'autre est ce que la caricature en dit et plus il faut le maintenir à distance, ou le soumettre. Et plus la fiction prend forme, et plus elle devient populaire, plus il semble logique de tirer des conséquences politiques à ce niveau populaire.

## La fusion des idées comporte des risques, qui sont d'autant plus graves que la société est complexe

Le cliché se popularise et avec lui les messages politiques ; cette renommée confère aux diverses positions le sceau de la démocratie. Mais la démocratie devient l'expression d'une population qui se constitue autour de l'image d'un autre qui ne correspond pas à la réalité de cet autre. Ce faisant, sa propre réalité, à un second degré, souffre de distorsion, ne serait-ce que parce qu'elle est formellement déterminée par celle de l'autre. De toute façon, même la simple vérité propositionnelle n'a pas droit de cité.

Et puisque toute politique doit être démocratique, la politique doit s'enliser dans cette démocratie.

Les populations, servant des intérêts politiques qui servent des intérêts populaires, se consolident à tra-

vers des croquis à peine ressemblants, et au nom de ces images, des projets politiques populaires prennent forme. « Les francophones sont en voie de contrôler le pays, faisons que le Canada soit unilingue anglophone ! » « Les anglophones anglicisent le Canada, sauvons le Québec ! » Et si quelqu'un ose rappeler qu'il y a des francophones ailleurs au Canada, qu'à cela ne tienne ! on n'ajuste pas les traits, on brandit l'image de plus belle, on pousse le message — simplisme oblige — ; on fait comme Lise Payette ou comme Yves Beauchemin, on convainc qu'ils n'existent pas ou on les condamne.

La démocratie peut poursuivre son évolution, les visions naïves peuvent continuer à s'étendre. La politique peut sombrer en elle-même en perdant de vue le monde dont elle devrait être l'expression. On renie, pour des visées réductionnistes, comme parmi les anglophones on sublime, pour des aspirations impérialistes, la moindre manifestation d'injustice envers les anglophones en milieu à dominance francophone.

Les projets politiques attachés aux représentations vulgaires de l'autre se popularisent : c'est le cas de celui d'une confédération des régions ou de celui d'une séparation. Ils prennent de l'ampleur alors qu'ils ne doivent pas nécessairement leur origine à la vision simpliste du monde à laquelle ils sont maintenant suspendus. Le projet en vient à prendre une autonomie, une forme mystique ; popularisé, sursimplifié, il devient, comme par enchantement la solution à tous les maux. En faisant du Canada une nation unilingue anglaise, on solutionne tous les problèmes canadiens ! En rendant le Québec souverain, on résout les problèmes des régions !

Si anglophones et francophones ne se comprennent pas, n'est-il pas raisonnable, pour les uns, de dompter

les autres, pour les autres, de se séparer des uns ? La logique est myope ; elle a l'aveuglement de la partisanerie. Car toute société moderne connaît des divisions, et toute division peut dégénérer en un dualisme en spirales simplificatrices. Des autres, il y en a toujours. Ce que Blancs et Amérindiens pensent réciproquement les uns des autres montre bien que la problématique canadienne ne se limite pas à l'opposition entre francophones et anglophones. Si la solution aux conflits sociaux se trouve dans la rupture ou dans l'assaut, les nouvelles formes de la démocratie laissent envisager un infini cloisonnement des sociétés.

## Des solutions structurelles

Certes, les problèmes constitutionnels canadiens sont structurels ; ils n'ont pas pour cause la seule méconnaissance de l'autre. En ce sens, pour leur mettre fin — ou plutôt pour les atténuer — il importe de leur apporter des solutions structurelles. Mais il y a à s'interroger quand on détermine la vérité des structures futures sur la base du déploiement des figures populaires, quand on sait que ces figures sont des reflets inadéquats et s'accrochent à des intérêts politiques inévitablement critiques, quand on sait que jamais aucun projet politique ne peut prétendre à la vérité.

Les aptitudes de la démocratie à assurer les valeurs démocratiques doivent elles-mêmes être questionnées, et notamment dans les périodes de polarisation extrême des idées. Il y a quelque chose d'erroneux dans la problématique politique canadienne. Au Québec, on a l'impression de se sentir coincé entre les Jean Chrétien et les Pierre Bourgault ; ailleurs au Canada, entre les Clyde Wells et les Jock Andrew, si différents les uns des autres que soient ces personnages.